

# La "Muse" de Flaubert

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **12 (1913)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749567>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA „MUSE“ DE FLAUBERT

... „Puis ce bruit mensonger se tut en même temps que se ternissait sa beauté. Rien ne resta de tant d'adoration. Et malgré tout ce qu'a de déplaisant la réclame effrénée qu'elle s'appliqua sans relâche à se faire à elle-même, le cœur se serre à voir finir dans un tel abandon une vie à ses débuts si brillante. Victime d'elle-même, de son milieu, de son époque, Madame Colet est certainement moins encore à blâmer qu'à plaindre.“ Ces lignes sont les dernières du livre piquant et neuf que M<sup>lle</sup> J. de Mestral-Combremont a écrit sur *La Belle Madame Colet* (in-12, Payot et Cie, éditeurs, Lausanne). J'ai dit: „neuf“, et je ne m'en dédis point, car si la tumultueuse amie de Gustave Flaubert, et de quelques autres, a trop mêlé sa vie à sa littérature pour n'être qu'une demi-inconnue, on ne savait d'elle que ce qu'il lui avait plu d'en apprendre elle-même à ses contemporains; je concède que la correspondance de l'auteur de *Salammbô* a mis bien des choses au point et que cette „déesse des romantiques“ n'a pas manqué de détracteurs féroces, mais il restait du mystère sur elle. La très fine et très attentive étude de M<sup>lle</sup> de Mestral, grâce à des documents inédits utilisés de façon experte, grâce à l'intelligente et libre manière de la biographe, nous permet de suivre, dès les débuts jusqu'à la fin, la destinée de cette jolie femme qui chercha la gloire pour recueillir le bruit et à laquelle des adulateurs intéressés donnèrent du talent ou du génie.

Comme un jeune alcyon, le jour où je suis née,  
Mon regard embrassa la Méditerranée . . .

Madame Louise Colet a beaucoup rimé; elle s'est copieusement racontée en vers et en prose. Ces deux alexandrins, si nous ne nous en étions douté, nous annonceraient qu'elle est du Midi. En revanche, ils ne nous conduiraient pas à Aix-en-Provence, où fut son berceau, puisque l'on n'ignore point que, de la ville d'Aix, la mer n'est pas visible. Un petit mensonge, dans lequel on pourrait n'apercevoir qu'une assez vénielle licence poétique; il est significatif cependant. M<sup>me</sup> Colet, parmi toutes les amours qui se sont offertes à elle, n'a pas choisi l'amour de la vérité. Elle a la passion des travestissements qui la flattent. Elle joue avec

ses souvenirs comme elle jouera plus tard avec les cœurs, et comme l'on jouera vivement avec le sien.

Elle se crut la vocation d'une muse. D'insuffisantes notions de prosodie ne l'empêchaient nullement d'affirmer :

La Poésie m'a dit : „Tu seras reine!“

Malgré tous les éloges que lui prodiguèrent Victor Cousin, Gustave Flaubert et d'autres, elle fut, bien plutôt qu'une „reine“ du Parnasse, la „Vénus de Milo en marbre chaud“ qu'Alfred de Musset ne dédaigna point après la quarantaine. Mais quoi ! Victor Hugo l'avait portée aux nues : „Planez, c'est votre devoir d'aigle“. Il renchérisait simplement sur Chateaubriand, et sur M<sup>me</sup> Colet elle-même :

J'entrevois sur ma tombe une foule soumise,  
Un immortel vieillard me dit : „Tu m'es promise !“  
Et mon front couronné s'appuie au front du Temps.

Sa famille, qui était de petite bourgeoisie, s'appliqua vainement à contrarier des goûts littéraires qu'elle jugeait ridicules. Louise Colet se gardera bien de ne pas nous en informer :

Nos sentiments luttèrent dans d'éternels combats ;  
Les miens planaient trop haut, les leurs rampaient trop bas.

A douze ans, elle a déjà les prétentions et les manies du bas-bleu. Elle grandit, et comme le note spirituellement M<sup>lle</sup> de Mestral, on pouvait penser que „sa figure vaudrait mieux que ses vers“. Après M<sup>me</sup> de Staël et avec le même insuccès, elle attendit „l'auréole“, — le féérique mariage qui la sortirait de sa province et, par des routes fleuries, la mènerait au pays de renommée.

Le Prince Charmant se déroba, ou ne vint point. C'est alors que M. Hippolyte Colet surgit à l'horizon. Professeur d'harmonie au Conservatoire, s'il n'était qu'un parti modeste, il avait du moins cette supériorité sur d'autres fiancés possibles : il installerait son ménage à Paris. Or, Paris, n'était-ce pas, pour celle à laquelle la Poésie avait dit : „tu seras reine“, n'était-ce pas la notoriété et la fortune ?

Un des premiers soins de M<sup>me</sup> Colet fut de publier ses vers, qui sombrèrent dans un cruel silence. Malheureusement, l'Académie française la couronna en 1837 pour une poésie sur le

„musée de Versailles“. La jeune lauréate perdit la tête. Elle se vit promise à l'immortalité. Au cours des visites qu'elle fit à des académiciens qui avaient voté pour elle, Louise Colet monta l'escalier du philosophe Victor Cousin. Elle aurait pu, dans la suite, rectifier ces deux phrases de Jules Simon sur l'inventeur de l'éclectisme: „Il n'y a pas de femmes dans sa vie, ou du moins il n'y a pas de femmes vivantes. Il reste cette grande lacune dans son cœur et dans son talent“. Une allusion de Cousin à un certain „colombier de Passy“, dans l'une de ses lettres à M<sup>me</sup> Colet, nous dispense d'appuyer sur les mélancoliques et candides regrets de Jules Simon. L'aventure, d'ailleurs, fut très banale, l'amour y étant moins encombrant que l'intérêt et la vanité. Une belle maîtresse, un protecteur puissant. Cela explique tout. „Pour n'être pas en reste de bons procédés, ajoute M<sup>lle</sup> de Mestral, Cousin pilotait assidûment, dans les théâtres et dans les revues la littérature de son amie“. La liaison dura un lustre ou deux, traversée de récriminations, de querelles et de brouilles.

Devenu ministre en 1840, Victor Cousin usa et abusa de sa situation pour imposer la copie de sa muse un peu partout. Alphonse Karr s'en divertit méchamment dans les *Guêpes*: par un grossier jeu de mots, il insinua même que l'enfant attendu par M<sup>me</sup> Colet avait pour père quelqu'un qui n'était pas le mari, mais le... cousin. Là-dessus, une scène de mélodrame. M<sup>me</sup> Colet se précipite chez Alphonse Karr. Elle s'est armée d'un couteau... Laissons-lui la parole; „Je le trouvai sur sa porte, en manches de chemise. Je ne lui dis que ces mots: — J'ai à vous parler. Il m'engagea à entrer chez lui, et comme il se penchait vers la loge de son portier, je le frappai dans les reins. Quelques gouttes de sang jaillirent. Le couteau avait glissé“. Karr la reconduisit poliment et, pour toute vengeance, il se contenta de suspendre dans son cabinet de travail, comme un trophée, l'instrument tombé des mains de M<sup>me</sup> Colet. Avec cette amusante suscription: „Donné par M<sup>me</sup> Louise Colet . . . dans le dos“.

Quand Victor Cousin eut obtenu du ministère une pension pour son impétueuse amante, quand il fut las, moins de lui rendre des services, que de supporter un caractère violent et ombrageux à l'excès, il rompit définitivement avec M<sup>me</sup> Colet. Celle-ci ne négligea pas de cultiver les relations utiles qu'elle avait

nouées par l'intermédiaire de Cousin: Béranger, Ampère, Madame Récamier. Elle était femme de lettres avant tout; décidée à réussir, coûte que coûte, et n'y parvenant point par ses propres forces, elle ne méprisait pas les concours profitables.

Celle que Barbey d'Aurevilly baptisa „la Muse turbulente, imprécatrice et spumeuse“ n'en était pas moins dans une position étroite et précaire. Elle était condamnée aux expédients pour vivre. Mais son salon attirait encore les célébrités du jour. On y rencontrait Villemain, Mignet, Théophile Gautier: „Alfred de Vigny lui-même, raille l'impitoyable Barbey d'Aurevilly, Alfred de Vigny, ce cygne, s'abattit un instant sur cette mare“. Et, d'après M<sup>lle</sup> de Mestral, „le mot de l'énigme ne serait, je le crains, guère à la louange du poète que l'on se représente enfermé dans sa tour d'ivoire, les yeux imperturbablement fixés sur les étoiles“, — les étoiles de théâtre, hélas! comme M<sup>me</sup> Dorval, ou les étoiles de cénacle comme M<sup>me</sup> Colet!

Au mois de juillet 1846, avant même d'avoir échangé des adieux assez froids avec Cousin, Louise Colet s'enflamma pour Gustave Flaubert. Comme l'indique M<sup>lle</sup> de Mestral: „La partie était trop inégale entre le jeune provincial de vingt-quatre ans, presque ignorant de la femme, et l'experte coquette qui résolut d'emblée de s'en faire aimer. Elle-même d'ailleurs fut prise à son piège: car, si l'on peut dire que Louise Colet connut l'amour, je crois bien que ce fut par Gustave Flaubert.“ L'idylle, avec beaucoup de littérature autour, enchantait d'abord le plus novice des deux amoureux. Quelle tendresse et quelle ivresse ne respirent pas certaines lettres de Flaubert à celle qui le traitera plus tard de „larron polluant les voluptés ineffables qu'il m'a dérobées!“ Il a reçu le coup de foudre, quoique, dès les premières semaines, il sente que son rêve ne sera pas éternel. C'est que, si le cœur est touché, le cerveau n'abdique pas. Flaubert, aux pieds de M<sup>me</sup> Colet, n'en est pas moins l'esclave de son art.

Elle a de furieuses exigences de passion. Elle n'admet point que son ami ne lui sacrifie pas tout. Quand il persiste à demeurer au Croisset, pour consoler sa mère en deuil, et n'accourt pas au moindre signe à Paris, elle l'accable de sa jalousie soupçonneuse et de ses impatiences amères. Comme il tient bon, et comme elle a peur qu'il ne la congédie dans un accès de colère,

elle bat prudemment en retraite. Mais elle est trop le „bel orage“ que fut M<sup>me</sup> de Staël pour se résigner aux concessions nécessaires. On se raccommode, on se boude, on s'accuse, on se revoit, et cela continue ainsi, deux ans durant. En avril 1848, Flaubert, qui est excédé de tout ce manège, part pour l'Égypte avec Maxime Du Camp. Son absence se prolongea jusqu'en 1851.

A son retour, il retomba sous le joug. Mais la ferveur d'antan est bien morte. L'amour n'est plus que la survivance d'une tyrannique habitude. M<sup>me</sup> Colet gémit de l'insuffisance sentimentale de Flaubert, lorsqu'elle ne s'en indigne point. Il plaide les circonstances atténuantes: il est „vieilli“, il est „nerveux à s'évanouir“, il est „plein de doute du dedans et du dehors“. Et puis, il est en proie aux affres du style: „Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il faut la creuser avec, est un dur courant!“ Faute de mieux, il envoie à sa muse des conseils littéraires et de l'encens confraternel: „Soigne bien tes vers; au point où tu en es, tu ne dois plus te permettre un seul vers faible . . . La correction fait à la pensée ce que l'eau du Styx faisait au corps d'Achille; elle la rend invulnérable et indestructible“. La désillusion se démasque, l'ennui est là.

De l'humeur et du tempérament dont elle est, M<sup>me</sup> Colet s'exaspère à la lecture de ces épîtres. Son dépit s'exhale en fougueuses apostrophes. Flaubert essaie de la raisonner, ou de rire: „Sacré Muse, va, que tu es drôle!“ La dernière entrevue qu'il eut avec elle faillit tourner au tragique. Il ne revint plus. En 1859, il mandait à Ernest Feydeau: „Veux-tu te distraire? Fais-moi le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par M<sup>me</sup> Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé de belle façon. Mais, pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure-toi d'abord: 1<sup>o</sup>. *La Servante*, poème où le gars Musset est aussi éreinté qu'il est exalté dans *Lui*, et 2<sup>o</sup>. *Une histoire de soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie“. Et voilà comment s'achèvent les amours où il y eut trop d'encre d'imprimerie!

Le „gars Musset“ fut de la galerie de Louise Colet. Et d'autres. Nous pouvons tirer le rideau.

Il serait injuste de taire que M<sup>me</sup> Colet a été une laborieuse. Les besoins de son ménage et les frais de ses réceptions l'obli-

geaient à produire infatigablement. Sans trêve, elle bâclait des articles, des nouvelles, des volumes qu'on lui payait mal, mais qui, leur nombre aidant, représentaient un peu d'or. Elle se lança même dans les historiètttes pour enfants. Il est vrai que le pamphlet ou le roman à clef étaient davantage dans sa note. Elle y déposait tout le fiel de ses déceptions, tout le poison de ses rancunes. Son ambition eût été d'avoir une place dans les *Lundis* de Sainte-Beuve; le critique, en dépit des plus adroites et des plus pressantes sollicitations, fit obstinément la sourde oreille.

Tout près de la cinquantaine, elle gardait des charmes. On ne cueille plus les fleurs qui vont se faner. Remuante et tapageuse comme toujours, elle versa dans la politique. Puis, elle parcourut le Midi de la France et l'Italie. A Rome, toute sa diplomatie se brisa contre la finesse péninsulaire. A Milan, elle échoua dans son projet de fonder un journal où elle s'était assuré cinq cents francs d'appointements par mois. En 1864, elle eut la mortification d'apprendre qu'on ne la tolérerait plus à Rome; elle s'y rendit quand même, et la mansuétude des autorités romaines eut sans doute des causes identiques au silence de Sainte-Beuve. En 1869, elle intrigua si bien qu'elle fut invitée à participer aux fêtes de l'inauguration du canal de Suez. Elle était à l'âge où les femmes de sa réputation font le vide auprès d'elles. Littéralement, on la fuyait, un peu pour les scandales de son passé, beaucoup parce qu'elle était vieille et qu'on redoutait sa langue comme sa plume. Théophile Gautier feint de ne pas la reconnaître. Fromentin, Berthelot, Pelletan sont de glace. Elle se figure que si l'on s'écarte d'elle, c'est parce qu'elle a publié sa „satire *Paris-Matière* qui flagellait les vices de la cour impériale“. Pour elle, les „agressions tacites“ des „hommes officiels“ n'ont pas d'autre raison. Elle se drape dans son orgueil. Elle brave le sort.

Du moins, elle put abondamment narrer ses pérégrinations, qu'elle entremêla de ses souvenirs. Le fantôme de Gustave Flaubert n'est pas absent de cette littérature; il est maltraité à souhait. Avoir exercé une sorte de royauté amoureuse et n'être plus que ce qu'elle était, il faut avouer qu'un philosophe même aurait pu montrer de l'aigreur. A Paris, on ne prête plus qu'une atten-

tion distraite à ses livres. Elle signe une affiche féministe en septembre 1870. Quelques mois après, elle se range du côté de la Commune. Révolte et décadence!

Louise Colet mourut en 1876. Maxime Du Camp lui dédia cette épitaphe :

Ci-gît

Celle qui compromit Victor Cousin,  
Ridiculisait Alfred de Musset,  
Vilipendait Gustave Flaubert  
Et tenta d'assassiner Alphonse Karr.

Que la „Muse“ fût une agaçante, envahissante et médiocre personnalité, nul n'y contredira. Et pourtant, ses fautes et ses faiblesses ne seraient-elles pas le fait de son visage, de son époque et de son milieu tout autant que de son caractère? M<sup>lle</sup> de Mestral incline à le penser: „Car enfin, même en l'an de grâce 1840, si M<sup>me</sup> Colet avait été laide, tout porte à croire qu'elle aurait coulé obscurément et paisiblement, à Aix ou à Paris, son existence de petite bourgeoise . . . Son tort à elle fut de ne pas comprendre qu'en prononçant esprit, talent, génie, ses adorateurs ne voulaient [jamais dire que beauté.“ L'Académie couronna les larges yeux bleus et les superbes boucles blondes. Cousin, Flaubert, Vigny, Musset admirèrent les magnifiques épaules de cette „Vénus de Milo en marbre chaud“. Le cœur masculin, aux plus grandes heures de la période romantique, accomplissait des prodiges d'égoïsme et d'hypocrisie. Louise Colet s'imagine qu'elle est aimée, et pour son intelligence non moins que pour son visage. Après la fin des courtes illusions, des rapides vertiges, elle en est réduite à lire le bout de phrase de Flaubert: „Sacrée Muse, va, que tu es drôle!“

VIRGILE ROSSEL

